

Michel Orcel

## L'Orient de ce corps

- I L'Orient de ce corps, je chanterai  
Son nuage et les antiques nuits perdues  
Dans l'arbre où se fermaient les cieux  
Là-bas, la maison majeure  
Et ses étoiles mortes qui laissent des traces  
Me sont comme un foyer grave et bleu  
Où l'attendre. J'allais, l'alouette mourant  
Près du lit, la chambre d'or ouverte sous mes pas  
Et le monde était ce carré de cendres  
Vers une épiphanie du lointain  
Et comme dans l'hier  
Ma sœur au monde, où je vais s'en allait
- II Non que retourne  
Ce qui fut, mais à tout prendre c'est là  
Ce même enfant d'étoile et de sève, et je saurai  
Dans l'aujourd'hui nocturne ce qui a fui  
Et ce qui s'est accru de nous  
Forme incertaine quant aux astres, mais je t'aimais  
Depuis les carrières de bronze  
Jusqu'au bleu de ta naissance, et le suicide  
Comme inversion des feux au large  
Car il est né de nous, mais sans naissance  
L'enfant pour l'ultime chasse désignant  
L'heure blanche avec ses armes

III Tu rougissais quand je fermais les portes  
Derrière les carreaux la cité dans ses vides  
Les cieux errants, je me signais  
Dis-moi d'aller vers la chambre solaire, la fiction  
N'est pas mon règne, je t'aimais sur la terre froide  
Je ne cherchais ni la lampe ni l'huile  
De quelle foi ai-je manqué, dis-moi  
Si le ciel, je le devais fuir dans cette rue  
Quels sont tes liens avec les astres? Quelque part  
Un télégramme nous a mariés sur l'ébène  
Mais pour quel monde? Les nuées, la maladie  
Ont assemblé pour toi d'autres aveux

IV Les cartes sont fermées, les armes  
Là, furieuses, mais la chambre s'est ouverte  
Où je m'avance en la veillée  
Les mains pauvres, et la deuxième preuve  
Les bois en sont dressés  
Qu'une femme dans le ciel, avec son cœur mauve  
Adore pour mon jugement. Là, le nom s'efface  
Et ma fidélité, quand s'apaisera-t-elle  
Comme les lointains morts  
La Terre aveugle et divine jouant de l'arc  
Millénaire dans la nuit  
Et ses voiles sombres quand elle entre en sommeil

V La maison fut noire quand le Soleil  
S'assombrit dans la main de l'ermite, et claire  
La femme agenouillée : dans ce théâtre  
Nous écoutions des voix  
L'autre en soi-même conversant près du feu  
Le portail des vivants se fermait dans ses étoiles  
Et je ne savais plus  
Sur l'autre berge, la très seule mouvait pour moi  
La roue, le bruit de la roue qui fut au cœur  
Et la terre blanche désacrée  
Pour le retour. Au matin  
J'ai déchiré sur l'herbe un mouchoir

VI Un masque d'argile pour demain  
Il ne paraîtra plus que nous avons tremblé  
Sur le seuil, comme en la mort  
Quand les dieux tant nous désirent qu'ils nous emportent  
Mais seuls, forcés contre l'arbre final  
Ou dans la voute verte des basiliques, avec au loin  
La mer, aux lèvres le chant de ce vin noir  
O voix d'un opéra divin qui n'est écrit  
Sur les tables terrestres, les neiges  
Sinon pour la gloire d'être passé, l'homme  
Enfin lié dans les planètes, et son rire  
Chargé de plantes, son pied blanc sur le sable

VII Au soir on brûle les trophées, tu me souris  
Comme si rien n'avait changé  
Mais le caveau s'est ouvert au dernier acte  
Et d'un extrême chant vers les étoiles  
Je le sais : tu es la nébuleuse en moi  
Tournant les salles innombrées, l'adorable  
Faiblesse d'un dieu dormant d'Égypte  
Tu es sombre avec tes seins de paille  
Plus que Terre pour la salutation  
Où je t'aime déjà  
Éternelle et jugée près de moi  
Diane faillissant devant la lumière

VIII Annonce faite à nos temples  
La jeune fille a vaincu ses frères sous la lune  
Très seule, et pour un peu de lait  
Ce que cherchant près des ombres, les tragédiennes  
Avaient perdu. Se peut-il, dans l'avenir  
Que nous laissions nos armes pour son cri  
Et cela dont nous serons le chœur  
Invariable dans les vagues, ô sainte  
Fermée qui ne connaît la mort, mais les vergers  
Bleus immobiles, les arcs, et la mûture des cyprès  
Où dorment des voix certaines, celui qui veille  
Est dans tes bras le tout visible dormant

- ix      Mais l'ange d'Allemagne s'est levé  
Pour qui verse un tombeau, les yeux ouverts  
A fin de solitude, et la seule  
Qu'il n'aura pu voler  
Dans l'âme habile aux mariages et puis celle  
Qui ne veut rien sinon la mère  
Droite près du lit, fermant les bleus incomparables  
Le ciel du lit comme l'immense  
Et rien ne joue, ne distrait la demeure  
Dont il passe la porte  
Avec les mots de l'adieu, les joues pâles  
Quand l'heure diurne descend dans son visage
- x        Guerrière, tu le fus  
Mais qu'est-ce là qui tourne mes yeux  
Nos corps cloués dans la lumière? Tu serais donc  
Partie, vaisseau touchant au port, noir ailé  
Qui n'a croisé le phare, forte et louée  
Dans la neuvième sphère, ici et là  
Qui nous sépare de nous-mêmes. Une deuxième fois  
J'irai dans le silence, louange noire  
A l'étoile, dans le monde perdue  
Déjà nos corps sont bénis  
Dans cette apparition où tu en viens aux larmes  
Qui de nous suit alors la voix disant : je suis le vin
- xi      La petite mort viendra comme le chat sacré  
Noire secrètement vers l'odeur de mon amour  
Sous le ciel entr'ouvert  
Et la lune vaincue dans sa féminité  
Comme jeune fille lacérée mais pure dans les branches  
Qui poserait le joug du cœur, quelle nausée  
L'accablerait, si par lointain l'étoile  
Est à présent remise? Le chariot ne s'arrêtera plus  
Il tire vers la mer celle froide violée  
Qui fut l'ailleurs de ce royaume  
Sur cette route nous sommes affranchis  
De l'esprit noir avec ses heures

- xii     Anime la route où je te suis le ciel  
Disais-tu, l'archer nous a ravis dans l'arbre  
J'inventerai le vœu  
Que tu fis pour ma douceur, moi l'immobile  
Tournant dans mes cheveux noirs  
Et le sang ne sèche pas sur mes cuisses  
Les abeilles passent vers l'Orient, les cieux  
Sont déchirés. Habite cette part, oh, demeure  
Dans la salle déclarée  
Le point du jour et mon corps  
Sont un seul et même dire, mais cette voix  
Que tu déroules, qui parle en sa détresse
- xiii    La détermination de l'ange, les voix  
Quand la prière n'est plus que cette femme  
Ouvrte doucement, le nuage de la croix  
Où s'incline l'intérieure ténèbre  
Nos passions surprises les verront foudroyer  
Dans l'heure et nous blesser  
Alors, nous tournerons au lac blanc  
Dans l'aube des guerriers  
La brume serrée sur nos corps, mille heures  
Jusqu'au retour du Capricorne  
Et nos âmes vouées comme des bœufs  
Sur la rive inhumaine, et ses bûchers
- xiv    La Terrifiante avait ses yeux fermés  
Elle pesait sur ses genoux les lettres noires  
Comme en elle, peut-être m'accomplir  
Et j'aimais à la savoir vive et nue  
Mais qu'elle veille sur les récifs, ô ses larmes  
Disant l'amen avant que je ne passe  
A l'ange des verts, tremblant  
Car la mésange avait failli sur le rivage  
La branche battait encore, le ciel se corrompait  
Nous étions là, dans ses dieux  
L'offense d'avoir aimé loin de nous  
Ainsi la chambre blanche et la blessure

xv L'enfant mort dans sa nuée  
Encore il brûle, rouge blessé dans ses emblèmes  
L'anneau rompu, tu en gardes le sang  
Mais pour quelle chimie dans l'abandon  
Que je te laisse. Elle est perdue  
La narration de pourchasser l'innommable amour  
Ou tes lèvres murées dans la fenêtre noire  
Que vienne l'heure se vaincre là de nos vœux  
Nos liens glacés, que le vin soit versé  
Là, ce corps est une tombe, ce corps  
Votif et sombre où je t'appelle nue  
Peu de nuages vers ta bouche

xvi Là, devinant la nuit et le moment de son être  
Son enfantement dans le ciel  
Je dis ce jour où vacilla son apparence  
Avec la mer lointaine, le lait des astres  
Vers nos chambres, j'écoutais le cœur  
Les yeux fermés sur celle que j'espérais  
Ne l'espérant, avec ces mots  
Que soit l'heure de ma pitié, le meurtre  
Des derniers anges, où je ne puis me regarder  
Je et noir, est-ce moi  
Par le dieu féminin dans ses voiles  
Qui visite à présent ce jardin

xvii Fuyante Hécate avec ses flèches  
Et son âme étrangère jusqu'aux lacs  
Guidant ses loups vers le destin, ô guide acerbe  
Le firmament est noir, quelle poussière déesse  
Et tous les signes qu'elle traverse nue  
Aimante en ses nuages. Que m'est-elle, debout  
Charriant ses fureurs jusqu'à l'Orient  
Lorsque la salle est désertée, l'absence noire  
Et que j'ouvre ses très jeunes membres  
Afin de signifier l'indulgence  
Comme une huile sur nos plaies  
Elle, avec ses yeux amers comme le sort

xviii Lui, ses armes sur la rive. Elle  
Elle a troqué son flambeau contre la nuit  
A présent les dieux s'éloignent d'eux-mêmes, et vains  
Désirant le combat et les pièges  
Alors que nous lions nos corps peu à peu  
Vers les astres, que nous livrons ces vases poudreux  
A la mer. Cet emblème, prends-le pour nous  
Cette lettre infinie dont l'encre est noire  
Qui rejoue ta compassion en moi  
Seule, oppressive seule dans le soir  
Qui relève la nature  
Et l'antique baiser parmi les palmes

xix Est descendu le jour, avec peu de lumière  
Vraie et terrible dans les cieux  
Comme la dédicace et la fureur ancienne  
Des actes révélés. O d'une épiphanie  
Perdue, nuage découvrant  
Et couvrant ce qui n'eut pas de lieu  
La déesse mourait dans la fenêtre  
Le même sang que garde le silence  
Etait sa garde et l'épi que sa douleur  
Figure dans les astres, parce qu'elle fut droite  
Et sombre sur la Terre, avec ses yeux  
Brillante et son âme attelée

xx Viennent les princes de blancheur  
Les fers, et l'heure d'effacer notre chiffre  
Sur les colonnes de la Terre qui tourne  
Et cet espace reposant  
Je me sépare, ainsi tu joues  
L'instant de s'assembler sous le voile  
Tandis que nous ne parlons plus  
Et je cherche avec mes maux  
A ne plus enivrer ta face devant le ciel  
Je suis seul cette mort lavée, ton dernier rire  
Où le lait sèche de ta maternité  
Pauvre et bleuisante dans l'espace